



PAULETTE TRAINAUD
NÉE LE 1^{ER} NOVEMBRE 1923
À BOIS VERT,
COMMUNE DE SAINT-CAPRAIS

C'ÉTAIT
TRÈS, VILAIN
D'ALLER
AU BAL



Paulette Trainaud est issue d'une famille de protestants installée depuis longue date sur le canton. Tout en gardant de bonnes relations avec les catholiques, la famille Trainaud vit un peu à l'écart, observant avec un regard amusé la messe catholique dite en latin et en grandes pompes. Le pasteur parfois « sourcilieux » vient chaque semaine au temple de Saint-Aubin pour veiller sur sa communauté.

« À l'époque, il y avait pas mal de protestants sur le canton. On était assez nombreux. On devait se marier entre protestants ! Enfin, il y a bien eu des accidents. Mais on pouvait être rayé de la famille si on se mettait avec un catholique. Le pasteur venait tous les dimanches à Saint-Aubin. On a eu un pasteur, il était à cheval sur le règlement. Il ne fallait pas se couper les cheveux, il ne fallait pas être bras nus, il ne fallait pas aller au bal. Je ne suis jamais sortie tant que j'étais jeune fille, parce que c'était très vilain d'aller au bal. Sinon avec les catholiques on s'entendait bien »

« Les enfants dans ce temps là, on ne leur expliquait pas grand chose. Surtout les filles. On était bête à l'époque. Je me souviens d'une copine, elle avait 10 ou 12 ans ; elle se demandait par où les petits enfants sortaient. Elle avait demandé à sa grand-mère qui lui avait répondu qu'ils sortaient par où ils étaient rentrés. On se demandait bien ce que cela voulait dire »

« AUTREFOIS IL Y AVAIT DES DEUILS. DÈS QU'ON APPRENAIT LE DÉCÈS DE QUELQU'UN DE LA FAMILLE ON S'HABILLAIT EN NOIR POUR UNE ANNÉE.

On appelait cela le grand noir. Et tout le monde était clôturé dans la maison, le mari, la femme et les enfants. Pas question d'aller au bal ou à la fête. Un an sans sortir ! C'est vrai aussi que les protestants prenaient moins le deuil que les catholiques. On disait que c'était un peu de la comédie »

« On se soignait beaucoup par les plantes. Pour ma fille qui toussait, on est allé voir une vieille femme à côté de chez nous qui lui a mis des feuilles de choux sur la gorge. On y est allé plusieurs fois et c'était fini. Il y en avait, je sais pas combien, qui avaient un don ; c'était pour les entorses, pour le mal de ventre, pour arrêter le feu, pour tout »

« Quand j'étais gamine, j'ai été opérée des végétations à la maison par le médecin de famille. Mon père avait fait venir le cousin « pour tenir la petite » comme il disait. J'étais assise sur ses genoux pour pas que je me débâte. Je me souviens seulement qu'il fallait ouvrir la bouche et que dans l'après-midi j'avais rendu beaucoup de sang. Mes parents étaient inquiets, le médecin est revenu et a dit que c'était normal. Et c'est tout »

« La lessive c'était un gros travail. Le linge était lavé à la maison avec du savon de Marseille et on allait à la rivière avec une brouette pour le rincer. Il fallait le secouer, le taper, c'était pas de la rigolade. Une fois par an, on lavait les draps à la lessiveuse dans une grande cuve où le linge était ébouillanté. On étendait la lessive à la pleine lune ou à la nouvelle lune car cela faisait blanchir le linge. La lessive c'était le travail des femmes. Ç'aurait été un déshonneur pour un homme de s'occuper du linge. Chacun avait son rôle, c'était bien défini. Bien souvent, l'homme, dans la maison, c'était le patron. Comme on dit c'est lui qui portait la culotte »